Anglicanes (5)

DISCOURS
DE
MAXIMILIEN ROBESPIERRE,

Prononcé dans la ſéance du ſeptidi 7 Prairial, an II^e. de la République françaiſe une & indiviſible.

Imprimé par ordre de la Convention nationale.

Citoyens,

Ce ſera un beau ſujet d'entretien pour la poſtérité, c'eſt déja un ſpectacle digne de la terre & du ciel, de voir l'aſſemblée des repréſentans du peuple français,

placée sur un volcan inépuisable de conjurations, d'une main apporter aux pieds de l'éternel Auteur des choses les hommages d'un grand peuple; de l'autre, lancer la foudre sur les tyrans conjurés contre lui, fonder la première République du monde, & rappeler parmi les mortels la liberté, la justice & la nature exilées.

Ils périront, tous les tyrans armés contre le Peuple français; elles périront, toutes les factions qui s'appuient sur leur puissance pour détruire notre liberté. Vous ne ferez pas la paix; mais vous la donnerez au monde, & vous l'ôterez au crime. Cette perspective prochaine s'offroit aux regards des tyrans épouvantés, & ils ont délibéré avec leurs complices, que le temps étoit arrivé de nous assassiner; nous, c'est-à-dire, la Convention nationale: car, s'ils vous attaquent tantôt en masse & tantôt en détail, vous reconnoissez toujours le même plan & les mêmes ennemis. Sans doute ils ne sont pas assez insensés pour croire que la mort de quelques représentans pourroit assurer leur triomphe S'ils ont cru en effet que, pour anéantir votre énergie, ou pour changer vos principes, il suffit d'assassiner ceux à qui vous avez spécialement confié le soin de veiller pour le salut de la République; s'ils ont cru qu'en nous faisant descendre au tombeau, le génie des Brissot, des Hébert & des Danton en sortiroit triomphant pour vous livrer une seconde fois à la discorde, à l'empire des factions & à la merci des traîtres, ils se sont trompés. Quand nous serons tombés sous leurs coups, vous voudrez achever votre sublime entreprise ou partager notre sort; ou plutôt il n'y a pas un Français qui ne voulût venir alors sur nos corps sanglans jurer d'exterminer le dernier des ennemis du peuple.

Cependant, leur délire impie atteſte à-la-fois leurs eſpérances & leur déſeſpoir.

Ils eſpéroient jadis de réuſſir à affamer le peuple français ; le peuple français vit encore, & il ſurvivra à tous ſes ennemis : ſa ſubſiſtance a été aſſurée ; & la nature, fidelle à la liberté, lui préſente déja l'abondance. Quelle reſſource leur reſte t-il donc ? l'aſſaſſinat.

Ils eſpéroient d'exterminer la repréſentation nationale par la révolte ſoudoyée ; & ils comptoient tellement ſur le ſuccès de cet attentat, qu'ils ne rougirent pas de l'annoncer d'avance à la face de l'Europe, & de l'avouer dans le parlement d'Angleterre. Ce projet a échoué. Que leur reſte-t-il ? l'aſſaſſinat.

Ils ont cru nous accabler par les efforts de leur ligue ſacrilége, & ſur-tout par la trahiſon. Les traîtres tremblent ou périſſent, leur artillerie tombe en notre pouvoir, leurs ſatellites fuient devant nous ; mais il leur reſte l'aſſaſſinat.

Ils ont cherché à diſſoudre la Convention nationale par l'aviliſſement & par la corruption : la Convention a puni leurs complices, & s'eſt relevée triomphante ſur la ruine des factions ; & ſous l'égide du peuple français ; mais il leur reſte l'aſſaſſinat.

Ils ont eſſayé de dépraver la morale publique & d'éteindre les ſentimens généreux dont ſe compoſe l'amour de la liberté & de la patrie, en banniſſant de la République le bon ſens, la vertu & la divinité. Nous avons proclamé la divinité, & l'immortalité de l'ame ; nous avons commandé la vertu, au nom de la République ; il leur reſte l'aſſaſſinat.

Enfin, calomnies, trahiſons, incendies, empoiſonnemens, athéiſme, corruption, famine, aſſaſſinats, ils ont prodigué tous les crimes : il leur reſte encore l'aſſaſſinat, enſuite l'aſſaſſinat, & puis encore l'aſſaſſinat.

Réjouiſſons-nous donc & rendons graces au ciel, puiſque nous avons aſſez bien ſervi notre patrie pour avoir été jugés dignes des poignards de la tyrannie.

Il eſt donc pour nous de glorieux dangers à courir ! Le ſéjour de la cité en offre au moins autant que le champ de bataille : nous n'avons rien à envier à nos braves frères d'armes ; nous payons, de plus d'une manière, notre dette à la patrie.

O rois & valets des rois, ce n'eſt pas nous qui nous plaindrons du genre de guerre que vous nous faites ; & nous reconnoiſſons d'ailleurs qu'il eſt digne de votre prudence auguſte. Il eſt plus facile en effet de nous ôter la vie, que de triompher de nos principes ou de nos armées. L'Angletetre, l'Italie, l'Allemagne, la France elle-même, vous fourniront des ſoldats pour exécuter ces nobles exploits. Quand les puiſſances de la terre ſe liguent pour tuer un foible individu, ſans doute il ne doit pas s'obſtiner à vivre : auſſi n'avons-nous pas fait entrer dans nos calculs l'avantage de vivre longuement. Ce n'eſt point pour vivre que l'on déclare la guerre à tous les tyrans, & ce qui eſt beaucoup plus dangereux encore, à tous les crimes. Quel homme ſur la terre a jamais défendu impunément les droits de l'humanité ? Il y a quelques mois, je diſois à mes collègues du comité de ſalut public : « Si les armées de la République ſont victorieuſes, ſi nous démaſquons les traîtres, ſi nous étouffons les factions, ils nous aſſaſſineront » ; & je n'ai point du tout été étonné de voir réaliſer ma prophétie : je trouve même pour mon compte que la ſituation où les ennemis de la République m'ont placé n'eſt pas ſans avantage ; car plus la vie des défenſeurs de la liberté eſt incertaine & précaire, plus ils ſont indépendans de la méchanceté des hom-

mes. Entouré de leurs assassins, je me suis déja placé moi-même dans le nouvel ordre de choses où ils veulent m'envoyer; je ne tiens plus à une vie passagère que par l'amour de la patrie & par la soif de la justice; &, dégagé plus que jamais de toute considération personnelle, je me sens mieux disposé à attaquer avec énergie tous les scélérats qui conspirent contre mon pays & contre le genre humain. Plus ils se dépêchent de terminer ma carrière ici bas, plus je veux me hâter de la remplir d'actions utiles au bonheur de mes semblables. Je leur laisserai du moins un testament dont la lecture fera frémir les tyrans & tous leurs complices; je révélerai peut-être des secrets redoutables qu'une sorte de prudence pusillanime auroit pu me déterminer à voiler. Je dirai à quoi tiennent encore le salut de ma patrie & le triomphe de la liberté: si les mains perfides qui dirigent la rage des assassins ne sont pas encore visibles pour tous les yeux, je laisserai au temps le soin de lever le voile qui les couvre, & je me bornerai à rappeler les vérités qui peuvent seules sauver cette République.

Oui, quoi que puisse penser l'imprévoyante légèreté, quoi que puisse dire la perfidie contre-révolutionnaire, les destinées de la République ne sont pas encore entièrement affermies, & la vigilance des représentans du peuple français est plus que jamais nécessaire.

Ce qui constitue la République, ce n'est ni la pompe des dénominations, ni la victoire, ni la richesse, ni l'enthousiasme passager; c'est la sagesse des lois, & surtout la bonté des mœurs; c'est la pureté & la stabilité des maximes du gouvernement. Les lois sont à faire, les maximes du gouvernement à assurer, les mœurs à régénérer. Si l'une de ces choses manque, il n'y a, dans un état, qu'erreurs, orgueil, passions, factions, ambition, cupidité; la République alors, loin de réprimer les vices,

ne fait que leur donner un plus libre eſſor, & les vices ramènent néceſſairement à la tyrannie. Quiconque n'eſt pas maître de ſoi, eſt fait pour être l'eſclave des autres; c'eſt une vérité pour les peuples comme pour les individus. Voulez-vous ſavoir quels ſont les ambitieux? examinez quels ſont ceux qui protégent les fripons, qui encouragent les contre-révolutionnaires, qui excuſent tous les attentats, qui mépriſent la vertu, qui corrompent la morale publique; c'étoit la marche des conſpirateurs qui ont tombé ſous le glaive de la loi. Faire la guerre au crime, c'eſt le chemin du tombeau & de l'immortalité; favoriſer le crime, c'eſt le chemin du trône & de l'échafaud.

Les êtres pervers étoient parvenus à jeter la République & la raiſon humaine dans le chaos: il s'agit de les en retirer & de créer l'harmonie du monde moral & politique. Le peuple français a deux garans de la poſſibilité d'exécuter cette héroïque entrepriſe, les principes de ſa repréſentation actuelle, & ſes propres vertus. Le moment où nous ſommes eſt favorable; mais il eſt peut-être unique. Dans l'état d'équilibre où ſont les choſes, il eſt facile de conſolider la liberté; il eſt facile de la perdre. Si la France étoit gouvernée pendant quelques mois par une légiſlature corrompue, la liberté ſeroit perdue; la victoire reſteroit aux factions & à l'immoralité. Votre concert & votre énergie ont étonné l'Europe & l'ont vaincue. Si vous ſavez cela auſſi bien que vos ennemis, vous en triompherez facilement. J'ai parlé de la vertu du peuple; & cette vertu, atteſtée par toute la révolution, ne ſuffiroit pas ſeule pour nous raſſurer contre les factions qui tendent ſans ceſſe à corrompre & à déchirer la République.

Pourquoi cela ? c'eſt qu'il y a deux peuples en France : l'un eſt la maſſe des citoyens, pure, ſimple, altérée de la juſtice, & amie de la liberté ; c'eſt ce peuple vertueux qui verſe ſon ſang pour fonder la république, qui en impoſe aux ennemis du dedans, & ébranle les trônes des tyrans : l'autre eſt ce ramas d'ambitieux & d'intrigans ; c'eſt ce peuple babillard, charlatan, artificieux, qui ſe montre par-tout, qui perſécute le patriotiſme, qui s'empare des tribunes, & ſouvent des fonctions publiques ; qui abuſe de l'inſtruction que les avantages de l'ancien régime lui ont donnée, pour tromper l'opinion publique ; c'eſt ce peuple de fripons, d'étrangers, de contre-révolutionnaires hypocrites, qui ſe place entre le peuple français & ſes repréſentans, pour tromper l'un & pour calomnier les autres, pour entraver leurs opérations, pour tourner contre le bien public les lois les plus utiles & les vérités les plus ſalutaires. Tant que cette race impure exiſtera, la République ſera malheureuſe & précaire. C'eſt à vous de l'en délivrer par une énergie impoſante & par un concert inaltérable. Ceux qui cherchent à nous diviſer, ceux qui arrêtent la marche du gouvernement, ceux qui le calomnient tous les jours près de vous par des inſinuations perfides, ceux qui cherchent à former contre lui une coalition dangereuſe de toutes les paſſions funeſtes, de tous les amours-propres iraſcibles, de tous les intérêts oppoſés à l'intérêt public, ſont vos ennemis & ceux de la patrie ; ce ſont les agens de l'étranger ; ce ſont les ſucceſſeurs des Briſſot, des Hébert, des Danton : qu'ils règnent un ſeul jour, & la patrie eſt perdue. En diſant ces choſes, j'aiguiſe contre moi des poignards, & c'eſt pour cela même que je les dis. Vous perſévérerez dans vos principes & dans votre marche triomphante ; vous étoufferez

le crime, & vous ſauverez la patrie . . . . J'ai aſſez vécu. . . .; j'ai vu le peuple français s'élancer du ſein de l'aviliſſement & de la ſervitude au faîte de la gloire & de la liberté. J'ai vu ſes fers brilés & les trônes coupables qui pèſent ſur la terre, près d'être renverſés ſous ſes mains triomphantes. J'ai vu un prodige plus étonnant encore, un prodige que la corruption monarchique & l'expérience des premiers temps de notre révolution permettoient à peine de regarder comme poſſible; une Aſſemblée inveſtie de la puiſſance de la Nation françaiſe, marchant d'un pas rapide & ferme vers le bonheur public, dévouée à la cauſe du peuple & au triomphe de l'égalité, digne de donner au monde le ſignal de la liberté & l'exemple de toutes les vertus.

Achevez, citoyens, achevez vos ſublimes deſtinées. Vous nous avez placés à l'avant-garde pour ſoutenir le premier effort des ennemis de l'humanité; nous mériterons cet honneur, & nous vous tracerons de notre ſang la route de l'immortalité. Puiſſiez-vous déployer conſtamment cette énergie inaltérable dont vous avez beſoin pour étouffer tous les monſtres de l'univers conjurés contre vous, & jouir enſuite en paix des bénédictions du peuple & du fruit de vos vertus!

DÉCRET.

« La Convention nationale décrète que le diſcours du citoyen Robeſpierre ſera inſéré dans le Bulletin; il ſera imprimé auſſi dans la forme ordinaire, & traduit dans toutes les langues. Il en ſera donné ſix exemplaires à chaque membre de la Convention. »

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.